
Ce qui reste de Marx

Sous le titre: "Thinkers who shaped the century -Das Kapital : his statues topple, his shadow persists : Marx can't be ignored ", *The Wall Street Journal* (Etats-Unis) a publié, dans son numéro du 25 novembre 1991, l'article suivant de Henry F. Myers.

Reproduit avec la permission du *Wall Street Journal*, © 1992 Dow Jones & Company, Inc. Tous droits réservés pour tout pays. Nous reproduisons ici la version française de ce texte parue dans le numéro d'hiver, 1991-1992, n°36 de la revue *Géopolitique*.

Marx n'est pas plus responsable du léninisme que Nietzsche ne l'était du national-socialisme.

Il convient de réexaminer ce qui reste de vivant et ce qu'il y a de mort dans le marxisme.

Plus peut-être que tous les autres grands penseurs de l'Histoire, Marx, Freud et Einstein ont imprimé leur marque à notre siècle. Ils sont tous trois nés au XIXe siècle. Pourtant, leurs théories étaient si révolutionnaires et elles allaient si loin que, dans la conscience populaire, elles se confondent virtuellement avec ce qu'on peut appeler la modernité. Leur pensée a miné les dogmes de l'époque et, ce faisant, en a créé de nouveaux pour la nôtre. Aujourd'hui encore, la seule évocation de leurs noms alimente de vives controverses d'un bout à l'autre de l'opinion, des fondamentalistes religieux à l'avant-garde scientifique.

Les événements tumultueux des deux dernières années - en particulier l'effondrement du communisme dans un grand nombre de pays - ont provoqué un saut qui-peut chez les marxistes. Aucun autre des grands penseurs n'a été aussi totalement discrédité que Marx, en apparence du moins. Le marxisme tel qu'il a été mis en oeuvre politiquement et appliqué par Lénine semble, en effet, moribond.

L'actualité de Marx

Mais, tandis que les peuples d'Europe de l'Est et d'Union soviétique récemment libérés célèbrent l'éclipse apparente de Marx, d'autres trouvent dans ses travaux de nouveaux enseignements. Car les analyses révolutionnaires de Marx concernaient presque exclusivement le capitalisme et non le socialisme. Or, aujourd'hui encore, un capitalisme débridé peut engendrer de grands abus. Les

hommes politiques et les commentateurs ne se répandent naturellement pas en citations de Marx, mais ils s'affrontent souvent sur des problèmes qui n'étaient généralement pas reconnus comme tels avant lui.

Voici quelques exemples de sa subtile influence :

- progrès social : Marx voulait corriger les disparités croissantes entre riches et pauvres. Aujourd'hui, bon nombre d'hommes politiques américains, en particulier chez les démocrates, peaufinent des thèmes de campagne stigmatisant les profits financiers des plus riches et proposant de nouveaux modes de redistribution du revenu ;
- mouvement en faveur de l'environnement : Marx avait prévu que la poursuite sans frein de l'intérêt individuel aurait des résultats socialement néfastes. Il déplorait, par exemple, la pollution de la Tamise dans les termes mêmes où l'on se plaint aujourd'hui de la pollution des rivières, et dénonçait cet état de choses à une époque où bien peu de gens se souciaient de l'environnement ;
- régulation des investissements financiers : Marx avait prédit que la concurrence à grande échelle détruirait le tissu moral de la société et produirait des individus aliénés ne s'intéressant qu'à leurs propres gains. Les récents scandales de Wall Street sont, pour certains, le signe de cette avidité que Marx avait jadis dénoncée.

L'illusion libérale de Marx

Les problèmes que rencontrent les communistes eux-mêmes peuvent apparaître comme une curieuse variante de la pensée marxiste. Marx pensait qu'il ne pouvait y avoir de progrès sans changements sociaux radicaux, ponctués de soulèvements révolutionnaires. Il prévoyait certes l'effondrement du capitalisme mais ses analyses pourraient, ironie de l'Histoire, s'appliquer aussi

par certains côtés, à la stupéfiante désintégration des régimes communistes, fondés sur sa propre pensée mais sans qu'ait été observé le processus qu'il préconisait.

« Marx n'a pratiquement rien écrit sur le socialisme ou le communisme », déclare Samuel Bowles, un économiste marxiste de l'Université du Massachusetts. Donc, rien dans les récents événements ne l'incite à renier l'étiquette marxiste. « Le principal détonateur des événements d'Europe de l'Est a été l'échec de l'appropriation publique des moyens de production », observe-t-il. « Cela prouve qu'il faut largement repenser les économies socialistes tandis qu'il y a peu à dire de nouveau sur les économies capitalistes. »

Les économistes non marxistes sont généralement d'accord. Ils notent, par exemple, que Marx ne mentionne jamais, dans ses propres écrits, la planification centralisée. Marx était un utopiste qui pensait plus ou moins que lorsque le socialisme aurait remplacé le capitalisme, beaucoup des problèmes du monde disparaîtraient. Selon les mots d'Allan Meltzer, un économiste de Carnegie Mellon, il souffrait de « l'illusion libérale », à savoir que la société n'avait besoin de rien d'autre que « d'hommes justes au pouvoir pour obtenir de bons résultats ».

Selon Philippe Mirowski, de l'Université de Notre-Dame, le fait que Marx se soit focalisé sur les problèmes du capitalisme explique cette « illusion » ; cela explique aussi que ce soient plutôt les concepts marxistes-léninistes que ceux de Marx dont on débat généralement. C'est Lénine et non pas Marx qui a conçu le système communiste.

Une influence multiple

Il n'en reste pas moins que les travaux de Marx ont influencé la pensée occidentale de plusieurs manières. Michel Novak, de *l'American Enterprise Institute*, souligne que les définitions du capitalisme que l'on trouve dans les dictionnaires sont presque toutes empruntées à Marx; elles mettent l'accent sur la propriété des moyens de production et négligent le rôle fondamental de l'entrepreneur dans l'innovation. Le professeur Mirowski estime que, dans bon nombre d'universités occidentales, le marxisme représente « une force culturelle importante » sinon parmi les

économistes, du moins dans les facultés de lettres et de sociologie.

En Chine, en Corée du Nord, au Vietnam et à Cuba, les communistes sont confrontés à d'immenses problèmes mais restent au pouvoir. Le Pérou est en proie à la guérilla d'inspiration maoïste. En bien des endroits, en Amérique latine, des prêtres catholiques qui adhèrent à la « théologie de la libération » continuent d'interpréter le monde en termes de lutte des classes.

Les travaux de Marx conservent également leur influence comme instrument d'analyse intellectuelle. Dans son ouvrage intitulé « Marxisme, pour et contre », Robert Heilbroner écrit que « le marxisme demeure d'actualité et qu'il reste un instrument indispensable bien que sur beaucoup de détails ses analyses se soient révélées critiquables ». Comme Platon et Freud, Marx a inventé une méthode pour approcher la réalité enterrée « sous la surface de l'Histoire ». M. Heilbroner, qui est professeur à la *New School for Social Research* à New York, affirme qu'en combinant une vision et une méthode, Marx a bouleversé la façon de percevoir la réalité.

Il l'a fait, d'abord, en posant des questions extrêmement pertinentes et en donnant aussi des réponses très originales. Son interprétation économique de l'Histoire, la théorie selon laquelle le mode de production des biens matériels détermine le caractère général du développement social, politique et spirituel est l'élément le plus original de sa pensée. Il est difficile de trouver des précédents à cette idée que les techniques de production et les termes de l'échange sont le principe directeur d'organisation du monde social. Marx est également exceptionnel en ce que peu de penseurs dans l'Histoire ont exercé une pareille influence. Daniel T. Rodgers, professeur d'histoire des idées à Princeton, rappelle que « les socialistes et les communistes utilisent son œuvre comme la vulgate. »

John Kenneth Galbraith observe que d'autres avant Marx avaient fait la critique du capitalisme mais que la sienne est dotée d'« une autorité et une conviction infiniment plus fortes que celles de socialistes qui l'ont précédé ». Ainsi a-t-il donné un poids et un impact considérables à la théorie

socialiste inspirant, non seulement les gouvernements se réclamant du socialisme, mais aussi encourageant globalement la tendance à une intervention de la puissance publique dans de nombreuses économies nationales, y compris celle des Etats-Unis.

Paradoxalement, l'œuvre de Marx n'a joué qu'un rôle limité dans la révolution russe. Paul Johnson, historien britannique, considère Lénine comme un opportuniste qui a « complètement ignoré l'essence même de l'idéologie marxiste, à savoir le déterminisme historique de la révolution ».

Théoricien et militant

Comme son contemporain, Charles Dickens, Marx éprouvait une sympathie sincère pour les pauvres. Il a lui-même, avec sa femme et ses cinq enfants, connu la misère. Plus important encore, à son époque, la condition des travailleurs était atroce.

Dans « Le Capital », Marx cite abondamment des rapports de médecins et d'inspecteurs du travail britanniques. Il cite, par exemple, la déclaration d'un magistrat de Nottingham, en 1860 : « Des enfants de 9 ou 10 ans sont arrachés de leur paillasse crasseuse à 2, 3 ou 4 heures du matin et obligés à travailler jusqu'à 10 ou 11 heures du soir si ce n'est jusqu'à minuit pour gagner de quoi ne pas mourir de faim ». Les conditions de travail dans les mines anglaises étaient plus épouvantables encore pour les hommes et pour les femmes.

Marx participait lui-même à l'agitation politique, comme il l'avait déjà fait dans son Allemagne natale, en réagissant contre la répression gouvernementale. Les abus, qu'il constatait en Angleterre, sa patrie d'adoption, le rendaient encore plus furieux, et l'amenaient à militer pour des réformes qui ne soulèveraient de nos jours aucune opposition. C'est ainsi qu'il réclamait une réduction du temps de travail et une réglementation sur la sécurité dans les usines. Mais aussi, il s'élevait contre la vente de pain frelaté à Londres.

Marx disséquait sans cesse le capitalisme, commençant par ses structures de base pour débusquer ses problèmes et prédire enfin son effondrement. Bien qu'il n'ait jamais prédit de façon précise, cas par cas, quelles seraient les

modalités de cet effondrement, il pensait que le capitalisme se détruirait lui-même, sous l'effet de ses propres contradictions internes, c'est-à-dire les forces mêmes qui le faisaient fonctionner.

Notamment, disait-il, une concurrence sans merci se combinant avec la mise en place de machines de plus en plus productives provoquerait une baisse catastrophique des profits. Il prévoyait aussi, mais en termes plus vagues, que les travailleurs paupérisés seraient de plus en plus prêts à se révolter.

Aucune de ces prédictions ne s'est trouvée confirmée. Dans les années vingt et trente, ainsi que l'indique le professeur Rodgers, de Princeton, le succès du fascisme ne « colle » pas avec les théories de Marx. Aussi la plupart des historiens en ont-ils conclu, en contradiction avec les écrits de Marx, que ce ne sont pas seulement les forces économiques mais la culture, les idées, le nationalisme et même les simples combinaisons politiques qui comptent le plus.

Bien que le déterminisme économique, sous sa forme élémentaire, ait été réfuté, l'œuvre de Marx continue de peser, aujourd'hui, d'un certain poids. Le professeur Rodgers constate ainsi « que le néo-marxisme continue d'exercer une puissante influence sur la recherche historique dans la mesure où il souligne l'effet des relations de classe dans l'Histoire ». En étudiant « non seulement l'antagonisme entre les riches et les pauvres, mais aussi l'intégration des classes dans les systèmes de production et le changement dans les structures de classe... il est un instrument d'analyse qui peut servir à tous ».

Ce sont les spécialistes d'Histoire sociale qui ont, le plus, subi cette influence, souligne Lloyd Gardner, professeur d'Histoire diplomatique à Rutgers, « à cause de la nature même des groupes qu'ils étudient. S'ils étudient par exemple le mouvement ouvrier, ils sont naturellement portés dans cette voie ». Mais, l'Histoire diplomatique elle-même la subit indirectement. Barton Bernstein, de Stanford, en veut pour preuve le recours à l'argument omniprésent selon lequel la politique étrangère américaine est sous la dépendance des intérêts du « business ».

En somme, pour un grand nombre d'économistes et d'historiens, Marx est trop dépassé pour qu'on adhère à ses théories mais trop important pour qu'on puisse l'ignorer.

Des vues novatrices...

Stephen Marglin, de Harvard, souligne les vues novatrices de Marx sur le travail. Il a été le premier à reconnaître que le travail n'est pas une marchandise comme les autres. Quand on embauche un travailleur, il faut encore savoir en obtenir une véritable force de travail. Et il a, lui aussi, ses propres priorités.

Entre autres apports à l'analyse économique, le professeur Marglin mentionne l'accent mis par Marx sur le phénomène d'accumulation, c'est-à-dire le processus d'investissement et de constitution du capital ; sur l'instabilité et le caractère évolutif de la société qu'engendre le capitalisme ; ses travaux sur les relations entre le capitalisme et la politique, le système légal, les courants culturels, etc. En outre, la théorie selon laquelle les classes sont fondées sur les intérêts économiques est essentielle pour comprendre comment l'économie fonctionne et évolue.

En attirant l'attention sur ces tendances profondes du capitalisme, Marx a soulevé des questions importantes ignorées par les économistes qui l'avaient précédé, mais que l'on ne pouvait plus désormais éviter de poser.

Un exemple : en rejetant la loi de Say, selon laquelle la production crée sa propre demande et, par conséquent, la thèse des économistes classiques selon laquelle existerait une tendance naturelle au plein emploi, Marx a mis le problème des crises au centre des débats. Il n'a pas été jusqu'à élaborer une théorie intégrée des cycles économiques, mais il a certainement présenté une grande diversité d'explications qui a stimulé et continue de stimuler l'analyse économique, et plus particulièrement bien sûr, dans les périodes difficiles.

Le professeur Bowles ajoute que « beaucoup de prédictions de Marx se sont avérées : ainsi, le développement de la production industrielle de masse, la concentration du pouvoir et de l'autorité, le rôle moteur de la technologie. »

...mais une sous-estimation de la dynamique du capitalisme

Marx a sous-estimé la capacité du système à s'autoréformer. « Le capitalisme d'aujourd'hui est très différent de celui que décrivait Marx en son temps » constate le professeur Marglin.

Plus précisément, Marx n'a pas mesuré la capacité des gouvernements, aiguillonnés par la compétition politique, qui s'est développée avec le droit de vote des travailleurs, à s'intéresser au sort des classes défavorisées.

« Marx ne pouvait pas prévoir l'amplification considérable du rôle de l'Etat dans la vie des entreprises, qu'il s'agisse de la législation, de l'extension du domaine public, de la socialisation croissante du capital et du revenu national par le biais de la fiscalité et l'orientation de l'épargne, et des ressources publiques, en vue de satisfaire des besoins collectifs », écrivait Léo Rogin, économiste de Berkeley.

Bien qu'il ait lui-même insisté sur l'importance des changements techniques, Marx n'a pas apprécié à sa juste valeur l'extraordinaire création des richesses qu'a entraînée la technologie moderne, les conséquences de la production de masse et de l'abaissement du coût des transports. Il n'a pas non plus entrevu clairement les implications de l'amélioration du niveau de vie moyen des travailleurs, pourtant évidente dans toute l'Europe.

En fait, Marx a « sous-estimé les services rendus par le capitalisme aux travailleurs » conclut John Romer, de l'Université de Californie, à Davis. Les travailleurs sont désormais plus soucieux de partager les fruits du système que le détruire, ils sont plus bourgeois que révolutionnaires.

En sous-estimant les changements dans son propre environnement, Marx nuisait tout particulièrement à ses thèses en raison précisément de son approche analytique. Car sa critique ne consistait pas à dire que le capitalisme était exclusivement mu par l'appétit du profit. Son argument était beaucoup plus fort et beaucoup plus fondamental. Il postulait que, même si le système capitaliste fonctionnait de manière idéale et parfaitement compétitive, il était essentiellement mauvais et voué à l'échec.

En postulant une concurrence parfaite, Marx éliminait d'avance la possibilité qu'un système de concurrence imparfait puisse atténuer les rigueurs

du capitalisme pur et dur. Les capitalistes ne sont pas nécessairement obligés d'arracher aux travailleurs jusqu'à leur dernière goutte d'énergie pour continuer d'exister. Et si l'action syndicale fait partie des « imperfections » du marché, les travailleurs bénéficient d'une capacité accrue de marchandage.

Les erreurs théoriques

On pourrait dire que Marx, génie de l'analyse, a été partiellement paralysé par Marx, l'agitateur révolutionnaire. En faisant sienne la théorie économique classique de la valeur fondée sur le travail - théorie selon laquelle la valeur d'un bien est déterminée par la quantité de travail normalement requise pour le produire - Marx a rendu obsolète une grande partie de son oeuvre. Leontiev, de l'Université de New York, considère, lui, que Marx savait parfaitement que le prix véritable d'un bien n'était pas proportionnel à la quantité de travail qui y était incorporée mais que sa théorie répondait à un objectif politique, à savoir utiliser l'exploitation des travailleurs comme un puissant levier.

Les théories de Marx ont pris de l'âge sur d'autres points. Il a considéré, par exemple, la répartition de la propriété comme plus importante que celle du revenu et il a cru que les entreprises à structure familiale caractéristiques du XIXe siècle resteraient une force dominante dans l'économie.

« Marx fit une erreur sérieuse en confondant la propriété et le contrôle de la production », observe le professeur Marglin. Or, nous avons une nouvelle classe de dirigeants d'entreprise qui n'existait pas de son temps. Le professeur Mirowski ajoute, pour sa part: « L'existence des grandes sociétés modernes est un problème réel pour le marxisme car elles n'étaient pas les acteurs de son modèle économique ».

Prenant acte de ces objections, les marxistes eux-mêmes sont d'accord sur le fait que beaucoup des thèses de Marx sont périmées. Il faudrait en fait les repenser, « en particulier à la lumière du boom d'après-guerre et de la progression considérable du niveau de vie », conclut le professeur Bowles.

Le professeur Heilbroner pense que « Marx était un démocrate passionné, qu'il apportait son soutien ardent aux classes défavorisées, mais qu'il n'était pas un défenseur des procédures démocratiques. Sa passion ne se portait que sur une classe socio-économique »...

Il a par conséquent négligé l'importance du cadre législatif, l'importance de la loi. Et, pour le professeur Bowles, il a sous-estimé le potentiel dictatorial de l'Etat... C'était une énorme erreur.

Marx est et restera « le grand économiste philosophe du capitalisme » conclut le professeur Heilbroner. Dans le domaine des idées, Marx est au capitalisme ce que Freud est à la psychologie. Il continuera à être une source de réflexion tout comme Adam Smith ».